



TransH umance

« Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait » cette citation de l'écrivain américain Mark Twain s'applique parfaitement à Manolo et Camille, du Théâtre du Centaure.

« Dans la poussière soulevée par nos pas, il y avait la poussière de toutes les errances, de toutes les transhumances, de toutes les migrations passées et à venir. Ce serait moi, ce serait toi, mais pas tout à fait, ce serait nous. Je voudrais être un troupeau en marche, emporté, réuni... »

Voilà l'idée de départ du Centaure, transhumer vers Marseille, (capitale européenne de la culture 2013) afin de réunir les peuples et faire des différences un point commun. Croiser les cultures pour grandir. Mélanger les gens pour que chacun puisse s'enrichir de l'autre.

Pendant trois semaines, des centaines de personnes ont transhumé, ont échangé au rythme du pas des chevaux, allant de ville en ville, de bivouac en bivouac. Ici des animations avec les écoles, là des « Land'art » ou encore des Animaglyphes, tous ont participé au-delà de leurs disparités. Et ce malgré les caprices du temps.

Pour nous, vous et moi, « transhumance » signifie, aller d'un point « A » vers un point « B », nous connaissons les chevaux... Mais au vu du public amassé le long du parcours et le soir au bivouac, cette signification avait un autre sens : TransHumance a été aussi l'occasion de faire découvrir au plus grand nombre notre animal préféré. Et ce n'est pas l'arrivée dans Marseille qui me fera mentir ; une arrivée grandiose où plus de 6000 têtes (chevaux, moutons...) ont convergé vers le Vieux Port, applaudis par plus 300000 spectateurs.

Une belle aventure humaine dont je suis fier d'avoir été l'un des témoins privilégiés. ■

Pascal Lahure

Pascal Lahure

Après mon service militaire au régiment de cavalerie de la Garde républicaine, je passe un CAP Cavalier palefrenier soigneur et un BTA option Élevage du cheval. Je suis Maître Maréchal-ferrant, métier exercé un peu plus de 10 ans et pour lequel j'étais spécialisé dans les ferrures orthopédiques, les chevaux de CSO et la ferrure de chevaux de trait de travail (débardage). Puis je quitte le monde du cheval pour celui de la voile, et m'occupe d'un chantier naval. Aujourd'hui, je suis photographe, une passion depuis le collège, mais que j'avais mise de côté de nombreuses années. En en faisant mon métier, j'ai pris le parti de tout oublier de ce que je savais vis-à-vis des chevaux, afin qu'à chaque fois que je rencontre un pro, je ne me dise pas « Oui, je sais », au risque de passer à côté d'une rencontre, d'une connaissance supplémentaire...



PHOTOS PASCAL LAHURE



Immersion camarguaise

Sous le signe du taureau

Nombreux sont ceux, cavaliers ou non, qui ont tenté de rendre réelle l'image d'Épinal de la Camargue en sacrifiant à quelque balade « promène-couillon », où, souvent, des chevaux sans âme évoluent à la queue leu leu au milieu des marais. Ce que ce séjour vous propose est loin de tout ça, en immersion totale dans la réalité du lieu, au cœur des gardians, de leurs chevaux et taureaux, et de la course camarguaise.



Texte : Estelle Laurenti

Patrick Frilet, président de l'APPCC (Association pour la promotion du patrimoine lié à la course camarguaise), à l'origine du projet, propose une nouvelle façon de vivre la région, une immersion en Camargue, cette terre sauvage enserrée par les deux bras du Rhône et la mer Méditerranée, qui offre un paysage dominé par les marais, les étangs et la sansouïre (biotope composé de terres inondées lors de très hautes marées et donc très salines, ndlr). Ici, les chevaux, les taureaux et les hommes vivent en parfaite harmonie selon des rites ancestraux et c'est précisément ce que nos hôtes veulent nous faire partager.

9 heures, Mas de Sylvéral. Alain Desponge, maître des lieux, nous ouvre les portes de

cet ancien pavillon de chasse d'Henri IV, sorte de maison de campagne reconvertie en maison seigneuriale. Aujourd'hui, la vieille bâtisse de 400 ans, construite sur les vestiges d'une ancienne abbaye cistercienne, fait la nuit belle aux visiteurs. C'est ici que tout commence, la pièce où nous sommes reçus nous plonge dans une atmosphère qui semble appartenir à un autre temps. Des mannequins de couturière portent avec fierté les costumes d'Arlésiennnes, une guitare accrochée au mur invite à la musique gitane quand un tableau, de l'autre côté de la pièce, présente les marques des manades camarguaises. Voilà un accueil qui aiguise notre curiosité. Nous serons cinq cobayes dans cette aventure (Patrick et Alain veulent que cette randonnée



Le tri consiste à pousser un taureau hors du troupeau, à le séparer des autres grâce à l'habileté de sa monture.

reste en comité restreint), cinq privilégiés à vivre cette randonnée en avant-première. Trois jours d'immersion et une foule de mots évoqués par Patrick Frilet qui résonnent dans ma tête : bioù (taureau), course camarguaise, tri, Grand Radeau, abrivado... La promesse de vivre des moments inoubliables... C'est parti, direction le Marais de Pioch. Au bord de la route qui mène aux Saintes-Maries de la Mer, une loupio (abri d'une manade) et des chevaux de race camargue qui n'attendent plus que nous. Ils sont la propriété d'Amandine, la fille d'Alain. Cette jeune femme de 26 ans porte fièrement le pantalon des gardians et mène la balade. Sur un bout de papier, sa liste : à chacun sa monture. J'hérite de *Jumpier*, un cheval au gabarit plus que porteur. Amandine me promet avec lui de belles allures et de beaux moments au milieu du bétail. Il est temps de seller. Une Mac Lellan alors que je m'attendais à une selle camargue. Il est difficile pour un randonneur de proposer la seconde car, pour être vraiment efficace, cette selle de travail doit être faite aux mesures de son propriétaire. En bref, une selle camargue ne se prête pas, m'explique Alain...

À cheval ! Juste avant de partir, Amandine pose les dernières recommandations : le camargue répond aux jambes et à la rêne d'appui. Patrick nous accompagne. Il nous faudra moins d'une heure à cheval pour rejoindre la manade des Baumelles, juste le temps pour les cavaliers de faire un peu plus connaissance. À notre arrivée, le manadier, Guillaume Linsolas, et ses gardians nous accueillent. Si le travail de gardian semble plus masculin que féminin, il n'empêche pas l'élégance. Ces messieurs nous offrent un véritable défilé : chemise camarguaise, de couleurs vives de préférence, pantalon de gardian et chapeau noir, parfois un gilet... Tous ont belle allure ! Les choses sérieuses commencent, direction le bétail, pour le tri. Nous pénétrons dans le marais pour rejoindre le troupeau de bioùs. Doucement, tranquillement, nous marchons, alignés à bonne distance des bêtes pour les pousser vers l'enclos de tri où chacun d'entre nous devra isoler une bête précise au sein de la manade pour la conduire à l'écart du troupeau. La tension monte, l'heure est venue pour moi ; deux gardians m'accompagnent dans l'exer-

cice. Au pas, je rentre au milieu des bêtes, la manœuvre est délicate ; même si le reste des cavaliers opèrent une sorte de barrage pour éviter au troupeau de regagner le marais, je dois faire attention de ne pas les affoler. Sans précipitation, j'appelle ma bête tout en m'avançant vers elle. *Jumpier* est à l'écoute, le taureau attentif à ma voix, quand, soudain, il accélère le pas. Sur les conseils de mes maîtres, j'adapte l'allure de mon cheval jusqu'à pousser mon taureau hors du troupeau. C'est fait, j'ai réussi ! Je rééditerais bien l'expérience, mais la place est aux autres ; tour à tour, les taureaux se prêtent au jeu de ces curieux en visite. Jeu qui n'en est pas un d'ailleurs : à l'heure de l'apéritif, les gardians nous rappellent que nous venons de vivre une partie de leur travail. En attendant la suite de cette première journée, l'abrivado, direction la table pour l'immersion culinaire. Au menu, charcuterie de pays et pavé de taureau grillé éveillent mes papilles. Comme tout en Camargue, la cuisine est simple mais révèle une multitude d'émotions.

Le V de la victoire

Autrefois, lorsque les moyens de locomotion n'étaient pas motorisés, on amenait les taureaux à pied jusqu'aux arènes, entourés de gardians à cheval : c'est l'abrivado. Voilà préci-



Les bioùs ne sont pas des taureaux de corrida, ils sont choyés, jamais blessés et certains font même une longue carrière.



« Même si le reste des cavaliers opèrent une sorte de barrage pour éviter au troupeau de regagner le marais, je dois faire attention de ne pas les affoler »

sément la suite de l'immersion, déplacer six bêtes à travers le marais. Au loin, on devine les gardians formés en V renversé arrivant au petit galop de chasse. Il ne semble pas y avoir de taureaux et pourtant ils sont bien là, « enfermés » dans le chevron. Il nous faut intégrer en mouvement la formation. Lancée au galop, je dépasse le groupe avant de ralentir l'allure pour m'intercaler entre deux gardians. Voilà qui est fait. C'est très physique, mes jambes sont totalement écrasées par la puissance des chevaux qui m'entourent. Me voilà en « 2^e clé », un privilège. Toute la difficulté est de conserver la formation sans ralentir le rythme, de ne pas laisser le moindre espace entre les cavaliers afin que les taureaux ne s'échappent pas. « *Attrape la cinquième !* » me lance mon voisin qui, devant l'expression interrogative de mon visage, attrape ma main et la place sur le

troussequin de sa selle ; me voilà accrochée. Un regard en arrière et, dans la croupe de mon cheval, une bête à cornes, quelle sensation ! À travers le marais, la cadence est soutenue, une immense gerbe d'eau accompagne les pas de nos chevaux. L'ambiance est sérieuse, plus question de jeux. De retour au sec et au signal, l'ouverture, les gardians ouvrent le V, rendant ainsi leur liberté aux taureaux. Physiquement, j'ai l'impression d'avoir livré une bataille, j'ai mal partout mais je suis ravie et, pour tout dire, assez fière. Si le tri est une bonne introduction pour cette journée, l'abrivado en est sans aucun doute pour moi l'apothéose. Amandine ne s'était pas trompée, *Juniper* a été un merveilleux destrier ; demain, je repars avec lui pour une journée plus calme, avant de finir dimanche par la journée dédiée à la course camarguaise.

La manade des gens heureux

Ce matin, en arrivant à la manade, le souvenir des efforts de la veille se rappelle à moi à chacun de mes mouvements. Peu importe, la plage du Grand Radeau nous attend, la promesse d'un itinéraire à l'écart des standards de la Camargue. Sur les terres des Saintes-Maries de la Mer, de l'autre côté des plages et de la réserve de Camargue, le Grand Radeau nous offre ses étendues, ses plages, son vent de liberté... Le territoire est privé mais Alain possède le précieux sésame pour y entrer. Allez, à cheval. Sous un ciel menaçant, nous prenons la route, durant

environ 3 heures. Nous entamons notre parcours le long des cultures jusqu'à la digue qui surplombe le petit Rhône. Aux différentes allures, le spectacle est grandiose. Les couleurs de la flore camarguaise explosent sous ce ciel orageux, la venue tardive du printemps n'a pas permis la floraison des iris sauvages, mais les tamaris balancés par le vent commencent à verdir. Au lieu-dit le Sauvage, il nous faut traverser les 230 m qui nous séparent de l'autre rive. Pied à terre, nous embarquons, chevaux en main, sur le bac à roue à aubes. La rotation a lieu toutes les 30 minutes et permet aux visiteurs, qu'ils soient motorisés, à pied ou à cheval, de traverser le petit Rhône. De retour sur la terre ferme, nous empruntons la piste qui mène au gardien du Grand Radeau. Des gouttes se font sentir. Nous venons de pénétrer en basse terre. Le long d'une roubine, nous avançons en pressant le pas ; le temps se gâte. Cachés dans la végétation, des yeux nous observent. Un taureau. Un peu plus loin, là où la mer envahit la terre, des flamants roses. La pluie redouble d'intensité, la décision s'impose : la plage, ce sera pour plus tard. Un peu déçus — le rêve de rejouer certaines scènes de *Crin Blanc* semble s'envoler —, nous trouvons refuge à la manade Raynaud (plus vieille manade de Camargue), où la famille perpétue la passion du taureau depuis cinq générations. Un vrai culte, comme en témoignent les nombreux hommages accrochés sur les murs que la famille rend à Régisseur ou Évêque, fleurons des années 50, ou encore Ratis, sacré « bioû de l'avenir » il y a deux ans à peine. Marcel (85 ans) et son frère Jean (83 ans) gèrent

ensemble l'élevage avec Frédéric (le fils de Marcel). Même si les taureaux de Marcel et Jean sont marqués à droite alors que ceux de Frédéric le sont à gauche, même si les escoussures (marque à l'oreille des taureaux) diffèrent également, la gestion est collective, sans distinction d'appartenance. Maguy, la femme de Marcel, nous reçoit à sa table autour d'un aïoli et d'une gardianne de taureau (une sorte de daube), l'occasion pour nous de recueillir le témoignage d'une dynastie de la tradition bouvine. 250 têtes, la chance, l'attention, la persévérance et l'amour du travail permettront à seulement quelques dizaines de bêtes d'intégrer la course camarguaise. Car l'enjeu pour un manadier est bien là, sortir de son élevage un cocardier, celui qui soulèvera les foules et marquera de son empreinte l'histoire de cette discipline, fédération sportive depuis 1975. Quand je demande si les choses ont changé depuis l'époque de la course libre, Marcel me répond un « oui » nostalgique, alors que Jean plonge dans le silence de ceux qui sont partis très loin dans l'histoire de la Camargue... Peu importe, malgré les années, la course est toujours là, les rasateurs toujours prêts pour l'arène et les enfants du pays sont inscrits le mercredi après-midi dans des écoles de raseurs. Le patrimoine en Camargue est indéfectible. L'ambiance chaleureuse et amicale pousse Marcel aux alexandrins. Il rappelle que, sans son cheval, le gardian n'existe pas, et déclame devant nous les quelques vers écrits une nuit à la suite de la perte de son compagnon. Moment d'émotion. Les chevaux, abrités dans l'une des granges

du Mas, s'échauffent jusqu'au point de se faire entendre dans la salle à manger. Retour à la réalité, il faut y aller, nous partons pour le Grand Radeau sous un ciel noir et une pluie fine.

Vendredi ou la vie sauvage

Comme pour s'excuser du temps d'hier, la Camargue, pour notre dernier jour, nous offre un grand soleil. Cette fois, nous retrouvons Amandine et ses chevaux au Mas St-Antoine, où le manadier Alexandre Clauzel a repris la gestion de l'élevage familial, non pas par héritage mais par passion du taureau. Une surprise m'attend, Amandine me fait l'immense privilège de me confier son cheval, *Mistral*. Ce matin, nous sommes « gardians amateurs » venus aider Alexandre à mener son taureau à la course camarguaise de Beaucaire. Nous acampons (rassemblons) le troupeau et l'encercloons. Le rythme est plus dynamique qu'au premier jour, là on ne fait plus un simple exercice, les taureaux triés prendront le char, nom donné au camion qui mène les bêtes en direction des arènes. Un seul taureau participe à la course mais ses deux simbeû (taureaux accompagnateurs) se joignent à nous, comme à chaque déplacement hors du troupeau, histoire de rassurer. À moi de jouer et cette fois seule, une simple voix viendra me guider dans la démarche. Mon taureau se nomme Vendredi, je rentre au pas dans le troupeau, le repère et l'appelle. Il me regarde et m'évite. Poussée d'adrénaline. *Mistral* le ressent sûrement et s'excite, il me faut vite le calmer ou je me verrai recaler. Hors de question, la tâche qui

PHOTO PASCAL LAHURE

Ci-dessus. Sans son cheval, le gardian n'existe pas, et une profonde affection le lie à sa monture. Ci-contre à gauche. Pour l'abrivado, il faut déplacer 6 taureaux à travers le marais, en formant un V renversé, une sorte de chevron, avec les chevaux.



La traversée du marais au lieu-dit le Sauvage, sur le bac à roue à aubes.

PHOTO PASCAL LAHURE



PHOTO PASCAL LAHURE

Chaque manade a ses propres marques sur le bétail.



PHOTO PATRICK FRILET



PHOTO PATRICK FRILET

L'embarquement des taureaux dans le char (camion) au départ de la manade, direction les arènes.



PHOTO PATRICK FRILET

Lors de cette Immersion camarguaise, vous pourrez assister à tous les moments privilégiés de la vie des manadiers et du bétail. Ici, l'arrivée au toril des arènes.

“ Les raseteurs, tout de blanc vêtus, se présentent en piste. Ce sont de vrais athlètes qui suivent un entretien quotidien, mais la véritable star de l'arène est le taureau ”

m'est confiée est un réel privilège et je me dois de faire honneur à mes hôtes. Je reprends mon souffle pour garder les idées claires. Lentement, je retente une approche, lui faisant entendre ma voix et ça marche, un coup à droite, un pas à gauche et le voilà sorti du troupeau. Mon émotion se lit sur mon visage. Les gardians me félicitent. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les deux taureaux restants sont sortis et courent rejoindre mon Vendredi. Mais au moment de les conduire vers l'enclos de tri, les taureaux nous ont faussé compagnie, empruntant un passage improbable du champ voisin. Et voilà, il va falloir recommencer mais le temps presse et nous sommes invités à mettre pied à terre en attendant l'encordement. Les gardians, cependant, m'invitent à rester avec eux; une fois triés, nous nous déployons pour cadrer le chemin qu'ils devront emprunter. Sentiment d'appartenance. La manœuvre se fait à vive allure et je me prends l'espace d'un instant pour l'un d'entre eux, l'immersion fonctionne. Les trois taureaux sont maintenant dans l'enclos. Derrière eux, au petit galop, je les pousse dans le couloir qui les

mène au char. Une fois embarqués, l'encordement commence. Un gardian allongé sur le toit du camion pose les attributs sur le frontal et les cornes du taureau, ce sont les clés de la course camarguaise. Sans eux, point de jeu, les raseteurs ont 15 minutes pour dépouiller le taureau de sa cocarde, de ses glands et de ses ficelles, dans cet ordre précis. Comme les afeciounas, nous gagnons les arènes de Beaucaire; petit privilège encore de notre immersion, l'accès au toril, directement déchargés du camion, c'est ici que le cocardier attend son entrée en scène avec ses simbeù. Nous allons alors prendre l'apéro et déjeuner avec le manadier et ses gardians, un bon repas où foisonnent les anecdotes, puis nous nous rendons vers 15 h 30 aux arènes. Le spectacle va bientôt commencer; les raseteurs, tout de blanc vêtus, se présentent en piste. Ce sont de vrais athlètes qui suivent un entretien quotidien, mais la véritable star de l'arène est le taureau. Ici, pas question de le maltraiter, il n'y a pas de mise à mort; à la moindre blessure, le manadier gagne la contre-piste et décide de

continuer ou non la course. Respect infailible pour ce compagnon de travail, un véritable culte est voué à l'animal. Les plus célèbres d'entre eux, morts de leur belle mort, sont enterrés debout, la tête tournée vers la mer. D'ailleurs, dans les villes, on retrouve de nombreuses statues de taureaux, témoignages de l'amour que les hommes leur portent. Sonnerie de trompette, notre taureau rentre dans l'arène, il a une minute devant lui pour se familiariser avec la piste, ensuite l'assaut des raseteurs sera donné. Aidés par les tourneurs, ils tentent avec courage d'aller glaner les précieux attributs sur la tête du taureau à l'aide d'un crochet. Ils leur rapporteront des points et des primes qui compteront pour le trophée annuel. Au fil de la course, la valeur de l'attribut augmente, des mises sont annoncées au micro par le speaker pour motiver les hommes et les sponsors sont de tout horizon. Notre taureau, lui, a l'honneur de quelques notes de Carmen, l'opéra de Bizet, à chaque acte de bravoure. Alexandre est content de la prestation de son cocardier, son taureau a montré de

belles qualités dans l'arène. Il est maintenant pour lui l'heure de rentrer, nous l'embarquons dans le camion, direction la manade. De retour au Mas, plus besoin de gardian pour rejoindre le troupeau, les simbeù sont là. Chacun a sa place, son rôle à jouer et, depuis des siècles, la course camarguaise conserve ses rites, un beau patrimoine, qui, nous l'espérons, trouvera faveur auprès de l'Unesco très prochainement.

Nous dînons au Mas de Sylvéréal, où nous dégustons des tellines, du sandre et un risotto aux morilles, un repas festif (et bien arrosé évidemment...) à l'issue duquel Alain prend sa guitare et joue avec des amis gitans des Saintes-Maries de la Mer.

Le lendemain matin, nous prenons la route qui nous ramène chez nous. Le sentiment d'un dur retour à la réalité se fait sentir, l'immersion a fonctionné. Chacun d'entre nous a, durant trois jours, eu l'impression d'être très loin de chez lui et c'est ce qui fait toute la force de la Camargue. Patrick l'a bien compris! Cette « immersion camarguaise » nous offre le vrai luxe, celui d'une race de chevaux qui passent pour être la meilleure avec le bétail, celui émanant de la magie d'un lieu qui ne ressemble à aucun autre, celui d'une rencontre privilégiée. Mais la Camargue reste seule décisionnaire sur ce qu'elle offre aux visiteurs, cette nature sauvage rappelle qu'elle garde le contrôle et c'est très bien ainsi. Tant que les hommes qui foulent cette terre l'auront à l'esprit, rien ne changera. ■



PHOTO PASCAL LAHURE

L'encordement: un gardian pose les attributs sur le frontal et les cornes du taureau, ce sont les clés de la course camarguaise.



PHOTO PATRICK FRILET

La convivialité camarguaise passe aussi par les plaisirs de la table.

Si l'aventure vous tente

- Prochaines dates de cette « Immersion camarguaise » :
- 29 août-2 septembre
- 12 au 16 septembre
- Tarif: 1 350 € tout compris (sauf transport jusqu'en Camargue)
- S'y rendre. Au départ de Paris :
- En voiture, autoroute du Soleil direction Nîmes, empruntez la Nationale vers les Saintes, environ 8 heures
- En train, vous relirez en 3 heures à peine la gare de Nîmes, des navettes ou une voiture de location vous permettront de faire les 65 km restants
- En avion, aéroport Marseille Marignane ou Montpellier
- Cavalerie: des chevaux camargues, robustes, indépendants et généreux, formés au travail du bétail.
- Niveau requis: bonne habitude de l'équitation d'extérieur aux trois allures
- Tenue: chaps courtes ou longues, une veste huilée contre le Mistral et la pluie
- Contacts: Véronique ou Christine, Larivière Voyages, au 01 41 40 32 46 ou par mail: voyages@editions-lariviere.fr

NOUVEAU

HARPAGYL



© PASCALE CHURE

Agile par nature



HAR AP FR 06/13 - Avalone

L'**Harpagophytum** est une plante traditionnellement recommandée en cas de raideur ou de gêne locomotrice.

La recherche a récemment mis en évidence le rôle majeur d'un actif appelé **harpagoside** pour expliquer les propriétés naturelles de l'Harpagophytum.

Les Laboratoires Audevard ont développé **HARPAGYL**, la première solution qui apporte une forte concentration en Harpagophytum et une teneur élevée et garantie en harpagoside, pour assurer à votre cheval un maximum de confort et de mobilité.

HARPAGYL - Aliment complémentaire pour chevaux - Pour les chevaux présentant régulièrement ou occasionnellement des signes de raideurs ou de gêne locomotrice ou pour les chevaux âgés - Composition : Harpagophytum (riche en harpagoside), mélasse (sucre de betterave), lithothamne, luzerne microfinée, levure de bière inactivée, graines de lin, huile de lin - Constituants analytiques : protéines brutes 5 %, matières grasses brutes 1 %, cellulose brute 12 %, cendres brutes 18 %, humidité 6 %, calcium 6 %, magnésium 0,6 % - Mode d'emploi : 1 dosette (15 g) par jour, possibilité de doubler la dose si nécessaire pendant les premiers jours d'utilisation. Harpagyl peut être administré en continu ou par période de 1 à 2 mois - Précautions d'emploi : Pour le contrôle antidopage il est recommandé d'arrêter l'administration d'Harpagyl 48h avant une compétition. L'usage des produits contenant de l'*Harpagophytum procumbens* est déconseillé chez la jument gestante. En cas de sensibilité digestive, demander conseil à votre vétérinaire - Présentation 900 g - 450 g.

